

## *Le Pasenfu*

ou

### **Le Village aux Indiens, expérience phénoménologique du temps paradoxal**

**Katia Delay**

Les heures de ce dimanche coulent en silence. Ton temps de maman s'enroule sur lui-même et se redéploie. Ton petit, ton tendre déboule dans la cuisine avec le grand carton qui se déplie et sur lequel est dessiné un village d'Indiens des prairies d'Amérique. Ce carton fait partie de votre maison depuis longtemps. Quelqu'un l'avait jeté, vous l'aviez récupéré pour ton grand, ton maintenant presque barbu. C'était il y a douze ans. Treize ans. Plus. Un siècle. En le dépliant et en le posant en rond, on peut en faire comme une cabane. Un abri pour petit corps qui joue. Ton grand presque barbu s'y est blotti souvent, pendant des années. Ton petit, ton tendre a pris le relais depuis qu'il marche, depuis le même nombre d'années que les doigts de ta main. Il ne s'en lasse pas.

Ce matin, il le déploie devant toi, le pose, le fait cercle, s'assied en son centre, et déjà il est en Amérique et enfourche son poney sauvage. Tu dis : « Ah, ce village d'Indiens. Qu'est-ce qu'on l'a vu souvent. » Et tu dis encore : « On ne le jettera jamais, celui-là ».

Tu dis cela et dans ta tête il y a la boîte que tu as appelée « Trésors de l'enfance ». Tu l'as rangée il y a peu dans votre tout petit galetas. Elle contient quelques habits, une dizaine de livres et de jouets, des babioles... celles que tes enfants ont le plus aimés à l'âge où l'objet n'est pas encore objet, à l'âge où l'objet est le monde entre l'âme du monde en-dehors et l'âme du monde en-dedans. Ainsi, dans la boîte, quelques insouciances sans valeur marchande. Que tu as gardées parmi cent autres qui ont dû être sorties de la maison, données, éparpillées, brûlées... Elles sont toutes usées. Et les souvenirs exhalent l'usure. Ils ont encore l'odeur de l'enfance, même si tu les as un peu nettoyés. Ils gardent encore les traces de doigts des enfants tout petits, presque l'odeur du lait. Ils retiennent encore la lumière de leurs sourires entre leurs plis, leurs failles, leurs mailles. La boîte « Trésors de l'enfance » n'est pas très grande. Vous n'avez pas beaucoup de place pour garder des choses. Alors tu dis, en regardant le carton du Village aux Indiens : « On va quand même le garder. » Parce que dans ta tête il y a toujours la boîte, pas très grande.

Les heures de ce dimanche matin coulent sur fond de babil. Le Village aux Indiens est très abimé par endroits. Fragile. « Agonisant » est ce qui te vient. Ton petit, ton tendre est devenu trop grand pour se blottir facilement au centre du cirque en carton. Ses genoux repoussent les cloisons instables, ses fesses chassent les tipis, le carton craque et gémit. L'enfant se lève et s'en va. Ton ventre de maman se tord et se redéploie et tu prends le jouet. Il a besoin d'un massage cardiaque. Avec du papier adhésif (adhésir, as-tu d'abord écrit) transparent tu te mets à l'ouvrage. Avec minutie, tu ré pares les rabats fragilisés, tu recolles les petits lambeaux qui s'écaillent, tu consolides les angles malmenés, tu bouches les crevasses, tu cimentes inlassablement les lisières. Tu raccommodes l'enfance. Pendant que tes mains jouent au

docteur, tes pensées t'emporent vers l'histoire d'un clown. Dans cette histoire, il est dit que pour le clown le présent et le « ici » n'ont de sens que vivant avec « l'ailleurs et dans un autre temps ».

Tu te demandes pourquoi cette histoire est apparue quelque part entre tes mains et tes yeux. Tu pressens : ma tâche de réparer le Village aux Indiens *contient le tout*. Mais tu ne sais pas encore de quel « tout » il s'agit. Tu es dans l'instant, puissamment absorbée par ce travail. Tu observes chaque marque du temps sur la matière, même la plus petite, tu ne veux pas en manquer une seule, tes yeux et tes mains accordent leurs rythmes pour qu'aujourd'hui ce bout de bristol redevienne fort comme l'enfance. Pour que tu puisses encore voir ton petit, ton tendre jouer avec, même si son corps trop grand repousse l'abri. Pour retenir le passé. Ton corps de maman se penche et se condense. Chacune de tes cellules est le maillon d'un ensemble tendu vers un but aussi flou que vital. Tu consolides les réminiscences. Tu repasses – dans tous les sens du terme – les images du temps passé. Tu prends soin de la matière afin qu'elle reste désenchaînée de temps, sentier sensible des souvenirs tendres. Le temps passe, le dimanche déroule ses heures. Tes mains continuent, fébriles et sûres.

Au fil de la besogne, ton visage se détend. Le papier adhésif remplit ses fonctions. Le Village aux Indiens va mieux. Il faut maintenant y regarder de près pour percevoir les anciennes déchirures. Les plis du carton sont à nouveau résistants. Les tipis n'ont plus d'écorchures. Les poneys sauvages lèchent leurs cicatrices dans la prairie. Peu à peu, ton ventre de maman respire mieux : il pressent déjà que tu répare-prépare le jouet pour l'avenir. Ton ventre a compris avant ta tête que tu es en train de t'inventer un nouveau récit. Tu ne prends pas soin que du passé. En ton sein, tu allaites l'avenir. Tu complotes avec tendresse le jour où, fripée et percluse de rhumatismes, entre deux fournées odorantes de petits biscuits et un courrier de condoléances à l'assurance vieillesse, tu regarderas tes petits-enfants sortir le Village aux Indiens du grenier. Et quand ils commenceront à se blottir dedans pour la première fois, tu auras pour sûr comme un vertige de mémé. Tes mains fripées se cacheront dans les poches de ton tablier de coton. Tu t'assiéras un instant (ne pas montrer aux petits que tu vacilles), les coins de tes vieilles lèvres trembleront, et tes yeux ne seront plus comme souvent trop secs. Ce jour-là, s'il vient, il viendra, les temporalités se superposeront. Le futur d'aujourd'hui rencontrera comme dans un effleurement le présent du jeu de tes petits d'hier. Le Village aux Indiens, jouet ancien, retrouvera son aura d'enfance, sa raison d'être, et te propulsera dans le passé en même temps qu'il t'offrira un présent source de nouveaux lendemains.

Ton cœur de maman bat calmement. Le Village aux Indiens est réparé. Ton petit, ton tendre est parti plus loin. Pour l'heure, il regarde Calder rugir avec son effrayant lion de laine et sourit en buvant son lait. Tu es seule et tu regardes le grand carton et soudain tu es saisie. Tu viens de le comprendre comme dans un éclair : aujourd'hui, ton présent a été passé et avenir en même temps. Les trois temps ont *coexisté* exactement dans une expérience qui t'était jusque-là inconnue. Cela a été le temps paradoxal de ton action : réparatrice et préparatrice.

En réparant le Village aux Indiens, tu n'étais nulle part ailleurs que dans la matière et l'action, les deux devenant expérience. Expérience de la fragilité de l'objet à consolider, expérience du souvenir et de la projection d'avenir, expérience du jeu intemporel, expérience de l'émergence du mystère de la maternité et de la transmission. Toutes proprement incarnées dans ce bout de carton. C'est lui qui les a rassemblées, fait tenir ensemble, comme le papier « adhésif » a refait tenir ensemble ses morceaux au bord de l'arrachement. L'action a été expérience puis le saisissement l'a faite événement. Tu es entrée

dans ton indéfinitude et maintenant tu la réinventes en la racontant. Ainsi, les événements comme des limites, des bordures propres à retenir le débordement. Des tranchées pour dire les explosions du cœur. Dire les événements, maintenant que tu écris ces lignes, te permet de dessiner ces contours entre lesquels l'émotion devient libre de circuler. En sécurité, retenue. Non retenue dans le sens de soumise, mais retenue dans le sens de guidée.

On peut vivre le présent avec une profonde attention, et en prendre soin *en même temps* que l'on prend soin du passé et de l'avenir. Tu te dis : il faudrait inventer un mot pour dire par rapport au temps ce que dit « ailleurs » par rapport à l'espace. L'altertemps, par exemple. Mais ça fait un peu trop racines latines. Ou alors quelque chose comme le « passenfut ». Passé-présent-futur. On dirait un nom de personnage : le Pasenfu, héros d'un conte où le temps joue avec nos repères. Ce serait le joueur de temps – comme on dit le joueur de flûte. Tu l'imagines plutôt grand, habillé simplement. Il n'aurait pas de maison, sa maison serait partout. Il aurait fait du temps un instrument de musique - tu verrais bien un saxophone - dont il jouerait en marchant d'un pays à l'autre. Il rendrait visite aux hommes et leur jouerait ses mélodies pour leur souffler leur propre histoire renouvelée. Quand il repartirait, ils auraient moins peur de la mort.

Tu te fais une promesse : le jour où tes petits-enfants se blottiront au centre du Village aux Indiens et se rêveront Comanches ou Jivaros, le Pasenfu te rendra de nouveau visite, comme il l'a fait aujourd'hui. Mais cette fois-ci, tu lui feras goûter tes petits biscuits.